

— Et si vous perdez, il faudra que le signor Corda dénoue à nouveau les cordons de sa bourse...

— Je suis sûr de gagner, dit Pierre timidement.

— Après tout, c'est bien possible, fit l'Italien d'un ton qui voulait paraître convaincu, avec cinquante piastres, vous en feriez peut-être venir mille.

— Mille piastres ! répéta Pierre tout bas, si je gagnais mille piastres !

— Et avec cent piastres, vous pourriez peut-être en gagner deux mille ! ajouta Giovanni, en accompagnant ces paroles d'un ricanement qui pouvait passer pour une ironie aussi bien que pour un encouragement.

— Vous me donneriez cent piastres ! balbutia le joueur dont les joues se coloraient subitement.

— Eh ! je ne suis pas un juif, moi ! fit Giovanni. Quand je rends un service, je ne lésine pas... voici les deux cents pistoles de votre premier mois d'appointement.

Et il allongea les pièces d'or sur la table.

Pierre étendit les deux mains avec avidité.

— Un petit moment, dit l'entrepreneur en protégeant le tas d'or contre les doigts de Miquet... Faites-moi d'abord un reçu en bonne forme.

Le jeune homme respira ; un reçu, c'était tout simple.

Il écrivit, signa, et Giovanni lui permit de faire passer dans ses poches les onces et les piastres.

— Vous feriez mieux, tout de même, de ne pas jouer, dit l'Italien ; ou du moins, croyez-moi, ne jouez que la moitié ce soir, et si vous faites un gain raisonnable, sauvez-vous avec.

— Je suis sûr de ne pas m'emballer, fit Pierre, qui ne tenait pas en place.

— Alors, à demain, dit Giovanni en se levant.

— Non, dit-il, pas demain ; dans huit jours seulement ; j'ai un petit voyage à faire... et tâchez de bien vivre pendant ce temps-là.

Mais Pierre Miquet n'entendait plus.

Déjà il était dans l'escalier qui conduisait au premier étage.

Alors, d'un signe imperceptible, Giovanni appela auprès de lui un individu, correctement vêtu et qui, assis à une table non loin de celle qu'il venait de quitter, paraissait plongé dans la lecture du *New-York Herald*.

— Tu as bien regardé l'homme avec lequel je viens de causer ? demanda-t-il d'une voix brève.

— Oui, répondit laconiquement l'autre en italien.

— Tu le reconnaîtras ?

— Oui.

— Rejoins-le et joue avec lui... il a deux cents piastres en poches, il faut les lui reprendre.

Un éclair passa dans l'œil du personnage.

— Et si je réussis, murmura-t-il, pour qui seront les piastres ?

Giovanni l'enveloppa d'un regard de mépris :

— Ai-je donc l'habitude de partager ? demanda-t-il.

Puis, après un moment :

— Allons, va, et sois adroit.

Déjà, il s'éloignait, lorsque, revenant sur ses pas :

— Fais attention, le gaillard joue aisément du revolver.

L'autre eut un geste d'insouciance.

— Mieux que moi ? fit-il d'un ton narquois.

— Pas de bêtise, dit sévèrement Giovanni Corda ; j'en ai besoin.

— Convenu, alors... On ne l'abîmera pas.

Et il tourna les talons.

Mais Corda courut après lui.

— Au monte, il retourne le roi avec une régularité que je te signale.

— Merci... mais rien à craindre de ce côté-là non plus... je m'arrangerai de façon à le retourner avant lui...

Sur ces mots pleins de promesses, les deux hommes se quittèrent, et tandis que son compagnon montait l'escalier conduisant à la salle de jeu, Giovanni Corda franchissait le seuil du *Continental*, en se frottant les mains.

— Allons, murmura-t-il gaiement, on dit qu'il n'est point de bons généraux, s'ils ne sont secondés par de bons lieutenants... je crois que j'ai trouvé l'homme qu'il me faut et que, le cas échéant, je pourrai gagner avec lui une bataille.

Dans Front-Street, à quelques cents mètres du *Continental*, se trouvait, parmi toutes les habitations, à larges balcons et à vérandas immenses, une maison élevée d'un étage seulement, se faisant remarquer par la solidité de sa construction.

Les murs au lieu d'être en briques, comme les maisons avoisinantes, était en épais moellons ; la porte, taillée dans des poutres de chêne, était garnie de plaques de fer, qui la faisaient ressembler à une porte de prison ; quant aux fenêtres du rez-de-chaussée, les carreaux dépolis étaient protégés par de solides barreaux, formant un grillage de mailles assez serrées, pour que l'on n'y pût point passer le bras.

Les fenêtres du premier étage avaient une armature semblable, quoique de forme peut-être un peu plus élégante.

Sécurité et économie de temps ; outre que des volets à percer, à arracher, sont une trop mince besogne pour des voleurs expérimentés, on épargne ainsi, à un domestique, la peine de les enlever le matin et les remettre le soir.

Or, en Amérique plus qu'en aucun autre pays, la devise "Times is money" est en grand honneur, et l'on n'épargne rien pour gagner dix minutes de temps d'un salarite.

On objectera que la maison, ainsi formidablement défendue, devait avoir une vague ressemblance avec un poste de caserne ; d'accord.

Mais ses propriétaires ne l'avaient probablement pas fait construire, dans le but unique d'embellir la principale rue de Colon.

Mais eux-mêmes, pourrait-on ajouter, devaient jouir d'un triste coup d'œil, lorsqu'ils jetaient un regard au dehors, et ils devaient se prendre pour des prisonniers, à n'apercevoir ainsi le ciel bleu et la mer immense, qu'à travers le grillage.

A cela nous répondrons que les maîtres de cet immeuble ne l'occupaient pas pour jouir du panorama splendide qui se déroulait devant eux, mais bien pour brasser des affaires.

Au-dessus de la porte, en lettres énormes rouges, sur un panneau noir, étaient écrits ces mots : "Schmidt, Jockson and Co."

Et, au-dessous de cette firme commerciale, le mot "banquiers", traduit en cinq ou six langues.

Ce terme de "banquiers", dans le Nouveau-Monde, et surtout dans l'Amérique centrale, une signification beaucoup plus large que celle que nous lui donnons généralement sur le vieux continent.

Un banquier, dans le Nouveau-Monde, fait un peu de tout : il reçoit des dépôts d'argent, exécute des ventes et des achats sur les différentes bourses d'Europe et d'Amérique, fait l'escompte du bon papier, et l'usure sur le mauvais, avance sur gages, prête sur les troupeaux, sur les marchandises, bref, se livre à toutes les opérations qui peuvent avoir pour but de faire tomber dans sa caisse le plus rapidement et le plus facilement possible, onces ou piastres.

C'était M. Schmidt qui avait commencé la maison.

Plusieurs années avant l'époque à laquelle commence cette histoire, M. Schmidt, un Allemand que la misère avait chassé d'Europe, exerçait à Colon le métier de revendeur.

Il se promenait par la ville, escortant une petite mule, sur les flancs de laquelle ballotaient, à droite et à gauche, d'énormes paniers en osier.

Dans ces paniers, il enfouissait pêle-mêle tout ce qu'on voulait bien lui vendre : vieux habits, ustensiles de ménage ayant cessé de plaire, armes usées ou détraquées, instruments quelconques brisés.

Rentré chez lui, l'Allemand consacrait tout le temps qui lui restait à trier minutieusement le contenu de ses paniers, et ensuite avec une patience admirable, avec une adresse merveilleuse, il raccommodait, retapait, rajustait, fourbissait, astiquait, vêtements, ustensiles, armes, instruments.

Puis, lorsqu'il avait redonné à tout cela un aspect, sinon de choses neuves, du moins de choses dont on pouvait encore se servir, alors il revendait, se contentant d'un petit bénéfice, pour écouler plus rapidement ses marchandises.

Il s'était construit lui-même, du côté des Warfs, une cabane avec des planches de caisses à savon, à cognac, à vermouth, clouées au moyen de quelques

pointes, et l'exiguïté de son habitation lui interdisait absolument d'accumuler des stocks de marchandises.

La fièvre de l'or trouva M. Schmidt ayant amassé un petit pécule.

Ce serait bien mal connaître la race d'outre-Rhin, que de supposer que M. Schmidt songea un seul instant à risquer ses économies dans l'exploitation des terrains aurifères de la Californie.

Seulement, en homme pratique, il résolut de tirer parti de la situation géographique de Colon, où devaient forcément prendre pied—qu'ils arrivassent de l'ancien ou du nouveau continent—tous ceux qui couraient au pays de l'or.

Il fit le voyage de New-York et revint, au bout d'un mois, avec une cargaison complète de vêtements solides, de bottes inusables, de toiles de tente, d'instruments de toutes sortes.

Il loua un terrain tout contre les quais, où débarquaient les émigrants, et installa son nouvel établissement.

Et pendant tout le temps que dura cette folie de l'or, il vendit, sans cesse, assez sage pour ne point profiter de son succès et hausser ses prix, se contentant de gagner 15 0/0 sur chaque vente.

C'est alors qu'il fit connaissance avec M. Jockson, citoyen des Etats-Unis et revenant de Californie avec les débris, fort respectables encore, d'une fortune considérable trouvée dans les sables aurifères.

Sur quelles bases fut établie l'association de ces deux hommes ? Cela importe peu ; la seule chose intéressante est la rapidité avec laquelle prospéra cette association dans laquelle, outre ses piastres et ses onces, chacun des associés apportait un tempérament spécial, dont les qualités et les défauts se contrebalançaient mutuellement.

Les premiers travaux du "Panama Railway" les fit s'installer banquiers, pour faire aux entrepreneurs de modestes avances.

Dans ces opérations-là, encore, MM. Schmidt et Jockson furent heureux, et leur situation s'accrut rapidement.

Si rapidement même, que leur maison se dédoublait, et que M. Jockson allait à Panama fonder une succursale, place de la Liberté, tandis que M. Schmidt demeurait à Colon.

Puis vint la création de la "Société Universelle pour la création du canal interocéanique".

Alors, brusquement, et sans que l'on pût avoir là-dessus aucun détail, les deux associés firent construire dans Front-Street cette maison fortifiée, qui faisait loucher les pauvres et gronder les voleurs ; et à la stupéfaction universelle, la raison sociale changea.

"Schmidt and Jockson" se transforma en "Schmidt, Jockson, and Co."

Nous avons dit ce qu'étaient Schmidt et Jockson ; bientôt sans doute nous apprendrons quelle signification il fallait attacher à cette queue de la raison sociale "and Co."

Huit jours après la rencontre, au *Continental*, de Pierre Miquet et de Giovanni Corda, penché sur son bureau, dans son cabinet, au premier étage, M. Schmidt dépouillait son courrier.

De temps à autre, il levait la tête, pour jeter les yeux sur un petit miroir placé devant lui, suivant un plan incliné.

Dans ce miroir, par suite d'une combinaison de glaces, venait se refléter la pièce du rez-de-chaussée servant de bureau.

Là, depuis longtemps déjà, les employés étaient assis devant leur table ; ils n'étaient pas plus d'une douzaine, faisant de la besogne comme vingt-quatre.

Schmidt et Jockson payaient bien ; mais il leur en fallait pour leur argent.

Après avoir constaté que chacun était à son poste, et que toutes les plumes couraient fébrilement sur le papier, M. Schmidt poursuivit son travail.

C'était un homme froid, au visage impassible, ne s'impatientant jamais ; impossible de deviner sur son visage si les lettres qu'il examinait lui faisaient plaisir ou lui déplaisaient ; il les prenait à sa gauche, les unes après les autres, les annotait rapidement après y avoir jeté un coup d'œil—quelques lignes brèves au crayon bleu—puis les mettait à droite, régulièrement, mathématiquement, comme eût fait une machine. (A suivre)